

“ fille venait de parler, d'où vient donc l'amour et l'amitié que ta femme et toi, vous portez à cet enfant ? ” Celui-ci reprit : “ Ah ! c'est une longue et triste histoire, je la connais depuis longtemps cette chère *petite*, et l'ai, pour ainsi dire, vu naître ; et toi, mon frère, si tu peux parcourir les bois à côté de Jean Renousse, lui presser les mains et le voir chasser avec toi, c'est à ses parents que tu le dois, car ils l'ont bien souvent empêché de mourir de faim quand il était jeune. Qu'il me suffise de te dire, pour le moment, que j'ai cru l'avoir perdue pour toujours. Ses parents habitaient autrefois l'Acadie, je demeurais auprès d'eux ; son père lui fut un jour violemment arraché, toutes leurs propriétés furent brûlées, sa mère fut contrainte de se sauver avec les autres dans les bois ; ce que souffrirent la mère et l'enfant, qui n'étaient pas habitués à la vie que nous menons, je ne puis te le dire. Au printemps, sa mère résolut de venir ici en Canada. Elle pensait qu'il lui serait beaucoup plus facile, dans cet endroit, d'avoir des nouvelles du bâtiment qui avait emmené son mari. Elle partit donc avec son enfant et ce fut moi qui les conduisis à bord. Je demandai comme une faveur de me laisser prendre place parmi l'équipage, m'offrant de me rendre utile autant que je le pourrais. Ma demande fut accueillie par les huées du capitaine et des matelots ; brutalement on me rejeta dans ma berce. Longtemps je suivis le navire des yeux, ne sachant si je devais essayer de le suivre ; mais enfin triste et découragé je regagnai la terre. Désormais seul et abandonné de tous ceux que j'avais aimés, je me trouvai pris d'un indicible ennui et d'un profond sentiment de découragement. Mais il fallait sortir de cette position ; je pris mon fusil, j'avais une ample provision de munitions, et accompagné du pauvre vieux chien que tu vois là, je m'enfonçai dans les bois.

“ Où allais-je, je n'en savais rien. Je marchai pendant bien des jours, je traversai une grande étendue de forêts ; enfin j'arrivai un soir sur le bord du fleuve, je ne savais où j'étais. En examinant l'endroit de tous côtés, j'aperçus une petite fumée qui s'élevait à quelque distance ; en m'en approchant je reconnus quelques cabanes de nos frères sauvages, où on m'accueillit volontiers. Ils allaient passer l'hiver à faire la chasse dans le Saguenay ; ne sachant moi-même que faire, ni où tourner la tête, je leur demandai de vouloir bien me donner place dans leurs canots. Ils y consentirent avec plaisir. Nous partîmes donc le lendemain matin, et quoique la distance fut grande, nous mîmes peu de temps à traverser le fleuve ; nous remontâmes le Saguenay, et de là nous gagnâmes les bois. Le gibier était très-abondant ; nous fîmes bonne chasse tout l'hiver.

“ Un jour qu'accompagné de *Phédon*, j'avais parcouru une très-grande distance pour visiter mes *trappes*, j'avais tout en marchant chassé cà et là, et je me trouvai trop loin pour retourner au *camp* ; il fallut donc me construire un abri et je me mis à la besogne. Depuis à bonne heure dans la journée le chien avait disparu, et je commençais à craindre qu'il n'eût été étranglé par quelque ours, lorsque tout-à-coup il fondit sur moi comme un coup de vent ; il jappait, sautait, courait et reprenait toujours la même direction dans sa folle gaité. jamais je ne l'avais vu si joyeux. Certainement quelque chose d'extraordinaire se passait. Je saisis mon fusil, et m'élançai sur ses traces. Comme pour m'encourager ou s'assurer peut-être si je le suivais, il revenait quelquefois sur ses pas, recommençait son même manège et reprenait toujours sa même direction. La nuit était venue, mais la lune était brillante. Enfin il commençait à se faire tard et j'étais fatigué.

“ J'allais, tout en pestant contre ma folie d'avoir suivi le chien si loin, me préparer un nouvel abri, lorsque j'aperçus au travers

“ des arbres un lac d'une assez grande étendue. Je résolus de m'y rendre. Grande fut ma surprise de voir trois cabanes sauvages reposant sur les bords.

“ Je m'approchai avec précaution, craignant qu'ils ne fussent des ennemis, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils étaient une tribu amie. L'intelligent animal courait toujours devant moi. J'entrai dans la hutte où je l'avais vu s'enfoncer. Là une enfant chaudement enveloppée dans d'épaisses couvertures, dormait sur un bon lit de sapins ; une jeune fille était occupée avec sa mère à préparer des peaux, mais son travail ne l'empêchait pas de jeter, de temps à autre, un coup d'œil de sollicitude sur l'enfant. Un bon feu brillait au milieu de l'enceinte, et le père dormait dans le fond. Ma brusque apparition l'éveilla et tous trois poussèrent ensemble un *wah!* de surprise. Je tendis la main au père pour lui demander l'hospitalité, elle me fut accordée de tout cœur. Je pris donc place auprès du feu et leur racontai par quelle aventure je m'étais rendu jusque là.

“ Cependant les allures de *Phédon* m'intriguaient vivement. Couché auprès de l'enfant, bien qu'il en eût à plusieurs reprises été repoussé, il y revenait incessamment, lui léchant la figure et les mains. L'enfant soudainement éveillée s'assit toute droite sur sa couche, la lueur éclaira son visage. Je poussai un cri et m'élançai vers elle ; je la pris dans mes bras et l'embrassai avec transports, puis la couvris de mes larmes. J'avais reconnu ma petite *Hermine*, l'enfant de mon ancien bienfaiteur. Ne comprenant rien à cette conduite, mes trois hôtes s'étaient levés spontanément ; mais leur surprise fut encore plus grande, lorsqu'ils virent la petite me passer familièrement les mains dans la figure, chose qu'elle me faisait autrefois quand je lui avais fait plaisir, la chère enfant m'avait reconnu elle aussi. Je m'empressai alors de leur raconter en quelques mots notre histoire, et demandai par quelle aventure l'enfant se trouvait au milieu d'eux.

“ Ce fut la jeune fille qui m'apprit qu'étant un jour campée sur le bord de la mer, auprès d'un endroit qu'ils appelaient *Kamouraska*, elle avait aperçu un matin, le lendemain d'une terrible tempête, le printemps précédent, la pauvre enfant attachée sur deux morceaux de bois. Qu'elle s'était alors jetée à la nage et l'avait ramené au rivage. Que rendue dans la cabane, elle s'était aperçue que la pauvre petite respirait encore. Elle l'avait alors enveloppée dans de bien chaudes couvertures, à force de soins et avec le concours de la famille, ils étaient parvenus à la ranimer ; en ouvrant les yeux elle avait demandé sa mère et parut effrayée de voir ces figures étranges, mais qu'elle n'avait pas tardé de s'y habituer.

“ Hélas ! sa pauvre mère, ajouta la jeune fille, elle était pétrie dans le naufrage du vaisseau, car la plage était couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. Qu' alors elle avait adoptée, comme la sienne propre, cette pauvre enfant. Cette jeune fille dont je te parle, il y a huit ans qu'elle est ma femme, et voilà pourquoi, camarade, dit Jean Renousse en se levant, voilà pourquoi nous l'aimons comme si elle était notre fille. Mais, ajouta-t-il, il en est temps, allons souper.”

C. DeGUISÉ.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.